

JACQUES AUDIBERTI

THÉÂTRE

III

LA LOGEUSE
OPÉRA PARLÉ - LE OUALLOU
ALTANIMA

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

RACE DES HOMMES, *poésie.*

ABRAXAS, *roman.*

SEPTIÈME, *roman.*

URUJAC, *roman.*

DES TONNES DE SEMENCE, *poésie.*

CARNAGE, *roman.*

LA NOUVELLE ORIGINE, *poésie.*

LE RETOUR DU DIVIN, *roman.*

TOUJOURS, *poésie.*

LA NA. *roman.*

LE VICTORIEUX, *roman.*

THÉÂTRE.

I. Quot-Quot. – L'Ampélour. – Les Femmes du Bœuf. – Le mal court.

II. La Fête noire. – Pucelle. – Les Naturels du Bordelais.

III. La Logeuse. – Le Ouallou. – Opéra parlé. – Altanima.

IV. Cœur à cuir. – Le Soldat Dioclès. – La Fourmi dans le corps. – Les Patients. – L'Armoire classique. – Un bel enfant.

V. Pomme, Pomme, Pomme. – Bâton et ruban. – Boutique fermée. – La Brigitta.

LES MÉDECINS NE SONT PAS DES PLOMBIERS, *actualité.*

CENT JOURS, *roman.*

LE MAÎTRE DE MILAN, *roman.*

MARIE DUBOIS, *roman.*

REMPART, *poésie.*

LES JARDINS ET LES FLEUVES, *roman.*

Suite de bibliographie en fin de volume

THÉÂTRE
DE JACQUES AUDIBERTI
III

JACQUES AUDIBERTI

Théâtre

III

LA LOGEUSE
OPÉRA PARLÉ – LE OUALLOU
ALTANIMA

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1956.

LA LOGEUSE

Pièce en trois actes

LISTE DES PERSONNAGES

MADAME CIRQUÉ, la logeuse.

CRISTA, sa fille.

M. TIENNE, premier locataire.

MONSIEUR CIRQUÉ, le mari de la logeuse.

ANTOINE, le fiancé de Crista.

PIERRE, voisin et ami.

GRÉGOIRE, le concierge de l'immeuble.

FLUGELMANN, le second locataire.

L'INSPECTEUR AGÉ.

LE JEUNE INSPECTEUR.

LE CANDIDAT LOCATAIRE.

ACTE PREMIER

Nous sommes dans une cuisine moderne et bien tenue. Une corde est tendue en travers de la pièce, avec un peu de linge féminin. Deux accès. L'un communique directement avec le couloir principal de l'appartement.

La fenêtre ouverte, avec une barre d'appui bien visible, donne sur la cour intérieure de l'immeuble. On aperçoit au delà de la cour les étages supérieurs de la façade opposée. Site : un vieux quartier bourgeois de Paris, du côté de la rue Vaneau. Parfois, des bruits de cloches attestent la proximité d'un établissement religieux.

Au début de l'acte, madame Cirqué, belle femme de haute taille, dans les quarante-cinq ans, brune, agile, harmonieuse, en robe de chambre confortable, prépare son petit déjeuner. Cafetière classique, verte et marron, très apparente.

Entre M. Tienne, son locataire. La quarantaine. Grand, bien bâti. Son attitude a quelque chose de compassé. Il est en manches de chemise, avec un petit gilet de laine, gris.

TIENNE. — Bonjour, madame Cirqué !... Madame Cirqué, bonjour !

MADAME CIRQUÉ. — Bonjour, Monsieur... Cher Monsieur, bonjour... Bonjour !

TIENNE. — Eh oui... Donc... Ainsi... Je ne vous dérange pas ?

MADAME CIRQUÉ. — Me déranger ? Quelle idée ! Avez-vous bien dormi ?

TIENNE. — Comme jamais !

MADAME CIRQUÉ. — Le matelas ?

TIENNE. — Un tombeau.

MADAME CIRQUÉ. — Les bruits ?

TIENNE. — Pas le plus petit.

MADAME CIRQUÉ. — Le plaisir que vous me faites.. J'avais peur ! La première nuit j'ai toujours peur. Quand il m'arrive un nouveau locataire, je me demande comment il dormira.

TIENNE. — Le silence, dans cette maison, le silence est d'une qualité particulière. Il semble que l'air vibre à force de se taire. Le charme du passé ne subsiste vraiment qu'ici, dans ce quartier.

On entend quelques raclements de violon provenant d'assez près.

MADAME CIRQUÉ. — Ne triomphons pas si vite. (*Elle ferme la fenêtre.*) C'est un voisin que j'ai le malheur d'avoir. Un malheureux. Il s'obstine. Il croit que sa chance est dans la musique.

TIENNE. — On ne choisit pas ses voisins. Madame, je voulais vous demander... D'après nos petits accords, il était entendu que je ferais mon petit déjeuner chez moi, dans ma chambre, sur mon petit réchaud électrique... mais j'ai pensé... vous allez me trouver bien entreprenant... comme vous avez le gaz... (*coup d'œil vers le fourneau*) je me suis dit qu'il serait peut-être plus simple... Mais, encore une fois, pour rien au monde, je ne voudrais...

MADAME CIRQUÉ, dont la voix chevauche les dernières paroles de M. Tienne. — Bien entendu !

Voyons ! Je suis confuse. J'aurais dû y penser moi-même.

TIENNE. — ... Il serait plus simple que je le fasse sur votre gaz.

MADAME CIRQUÉ. — Le gaz est là pour ça. Le gaz est du gaz comme l'air est de l'air. Le gaz n'est à personne. Le gaz est à qui s'en sert. (*L'amenant vers le fourneau.*) Le fourneau... Les robinets... Vous savez comment on s'y prend... Ah ! je m'en veux de ne pas y avoir pensé !

TIENNE. — Non... C'est moi, qui me sens gêné...

MADAME CIRQUÉ. — Les hommes, je ne cesserai jamais de le dire, les hommes sont faits pour qu'on s'entende avec. Je n'en dirais pas autant des femmes. Les garces ! Les hommes, ce qu'il y a, ce n'est pas un défaut, c'est un charme, plutôt, les hommes, devant les détails de la vie, ils sont, comment dirais-je ?... ils sont empruntés.

TIENNE. — A propos, chère Madame, auriez-vous l'amabilité de me prêter une casserole ?

MADAME CIRQUÉ. — Une casserole ? Très volontiers !

TIENNE, désignant la plus petite, qu'elle lui remet.
— Celle-ci... Celle-ci me suffira.

MADAME CIRQUÉ. — Si je ne suis pas indiscrete c'est pour quoi faire ?

TIENNE. — Mais, Madame... mon café !

MADAME CIRQUÉ. — Décidément, tous pareils ! Ils sont tous pareils ! Ils croient que le café se fait avec une casserole. (*Dogmatique.*) Le café se fait avec une cafetière. Dieu sait si c'est simple ! (*Elle entame une démonstration.*) Ecoutez-moi bien. Vous prenez le filtre de la cafetière. (*Elle flaire l'instrument.*) On a beau rincer à l'eau bouillante, l'odeur s'accroche. (*Poursuivant.*) Il y a deux passoires. C'est d'une simplicité ! Vous retirez d'abord le couvercle et la passoire du dessus. Vous me suivez ? Dans l'autre, c'est-à-dire celle-ci, dans l'autre passoire vous mettez

votre café moulu, ne perdez pas de vue que la valeur d'un dé à coudre équivaut à un quart de tasse et que, par conséquent, pour un bol, il en faut douze fois plus. Ensuite, vous placez votre filtre sur la cafetière proprement dite, et, petit à petit, vous versez l'eau bouillante, mais, attention ! non sans avoir, c'est primordial, non sans avoir rebouché le filtre avec la passoire du dessus, pour que le café gonfle, et remis le couvercle, naturellement, faute de quoi l'arôme s'évanouirait.

Elle rit avec gentillesse, attendrie.

TIENNE. — Si vous le permettez, je garde tout de même la casserole.

MADAME CIRQUÉ. — Les hommes compliquent toujours tout. (*Avenante.*) J'étais moi-même sur le point de déjeuner. Faites-moi la grâce de m'accompagner.

Elle dispose sur la table un second bol.

Tout en faisant des manières, M. Tienne prend place.

TIENNE. — Je ne voudrais pas m'imposer. J'ai du beurre dans ma chambre, mais je n'ai pas de pain, n'étant pas descendu.

MADAME CIRQUÉ. — C'est sans façons, je vous assure. Tapez dans mon beurre. Tapez dans mon pain. Tapez ! Tapez donc ! Sucrez-vous. Ne vous gênez pas. (*Elle se sert de sucre.*) J'en prends deux. J'en prends même trois. (*En confidence.*) Le sucre, rien de tel pour vous faire grossir. Mais je ne peux pas me retenir. Devant le sucre, j'ai huit ans. J'ai six ans ! J'appartiens à la catégorie des trépidantes qui prennent du poids. Quand je pense que je suis pour m'épaissir, je me mets aux pommes. (*Elle prend dans une corbeille une pomme qu'elle hume.*) C'est excellent pour tout, les pommes, pour le teint, pour le foie. (*Ils se passent les ustensiles et les aliments du déjeuner.*) Servez-vous d'abord.

TIENNE. — Je n'en ferai rien.

MADAME CIRQUÉ. — Je vous en prie.

TIENNE. — Merci beaucoup. J'aimerais que nous réglions la question du gaz. Là-dessus, je suis inflexible. Combien estimez-vous que j'en brûlerai, le matin, pour mon petit déjeuner ?

MADAME CIRQUÉ. — Je n'en ai pas la moindre idée. Nous nous comprendrons toujours. Nous sommes l'un et l'autre de bonne compagnie. C'est bien la nécessité si j'en suis venue à louer des chambres. Mon mari était dans la politique, autrefois, vous le savez. Je ne vous dirai rien de mes soucis. A chacun les siens. C'est très fâcheux, certes, d'être à la rue, mais pour peu que vous ayez un toit, tout vous tombe dessus, tout ! Et la vie augmente. On ne sait pas où ça s'arrêtera. Je vous donne un exemple. Les accessoires de danse. (*Prévenant une interrogation.*) Ce n'est pas moi qui danse. C'est ma fille. Ma fille est un être exceptionnel. Ce n'est pas parce que c'est ma fille, mais ses pieds sont une splendeur... D'une finesse, d'une fragilité ! Je lui ai fait faire des chaussons. Vous ne devineriez jamais ce qu'ils m'ont coûté. Total, ils sont trop grands. Elle a des pieds trop purs.

TIENNE. — Votre fille danse sur une scène ?

MADAME CIRQUÉ. — Sur une scène ? Ah ! la la ! Elle pourrait. Elle mettrait toutes les étoiles dans sa poche. Mais danseuse, entre nous, ce n'est pas une solution. Elle a d'autres idées. Pour le moment, c'est la tragédie. Ah ! Racine ! le tendre Racine ! On a beau dire, on a beau faire, il reste le prince du cœur.

On entend un énorme fracas de ferraille venant de l'étage supérieur.

MADAME CIRQUÉ. — Elle s'est installée là-haut. Dès qu'on veut se mettre dans la peau des reines de l'antiquité, la solitude est une nécessité. La bonne n'est pas ici pour le moment. (*Elle revient brusquement à l'affaire du gaz qu'elle n'a pas perdue de vue.*) Nous

devons consommer par mois cinquante mètres cubes, naturellement ! je parle du gaz, peut-être soixante, à la rigueur, soixante-dix ou même, là, vraiment ! je suis large, quatre-vingts.

TIENNE. — Ça file !

MADAME CIRQUÉ. — Je vous le disais. C'est fou ! Je crois qu'en vous demandant cinquante francs, je suis tout à fait raisonnable.

TIENNE. — Cinquante francs par mois ?

MADAME CIRQUÉ. — Par jour. Je viens de vous donner les chiffres. Voulez-vous voir les relevés ?

Elle fait mine de chercher des papiers.

TIENNE, débordant de courtoisie. — Madame ! Je vous en prie !

MADAME CIRQUÉ. — Je ne voudrais, pour rien au monde, que vous me preniez pour une logeuse. Ce mot me rend malade. Donc, en plus des trente mille du mois, vous me devez quinze cents francs. Payables d'avance également. J'ai horreur des additions séparées. Vous ne me prenez pas pour une logeuse, j'espère ?

TIENNE. — Il m'est intolérable qu'une seconde vous pensiez que je le pourrais.

MADAME CIRQUÉ, mutine. — Mon beurre, vous ne vous en êtes pas mis pour plus de quarante grammes. Vous m'en rendrez demain cinquante grammes et tout sera dit. Nous sommes du même milieu. Quant au sucre...

TIENNE. — J'en ai pris trois morceaux.

MADAME CIRQUÉ. — Quelle mémoire ! Nous n'allons pas faire un compte pour quatre morceaux de sucre ! Quand vous y penserez, vous me donnerez un timbre, de ceux pour l'étranger, ce sont les plus chauds de ton. Avec les hommes, c'est mathématique, on s'entend toujours. J'avais juré de ne louer qu'à des hommes. Mais vous savez ce que c'est, on se laisse attendrir. Il m'est arrivé d'accepter des femmes. J'ai

eu les pires ennemis avec une, entre autres, de Constantinople. La nièce d'un général. Elle se disait étudiante. Un peu démodée, sentimentale, romanesque, mais du meilleur monde, vraiment. Elle passait ses journées pendue à la chaîne. Elle tirait la chaîne, oui, Monsieur. (*Elle fait le geste de tirer la chaîne d'une chasse d'eau.*) Le bruit de l'eau devait la calmer, pas possible !

TIENNE. — Elle était dérangée ?

MADAME CIRQUÉ. — C'était la tête qui n'allait pas. Ma fille, qui est l'esprit même, ma fille me disait : « Les cabinets, maman, on peut dire qu'ils sont à la Turquie. » (*Rire poli de M. Tienne.*) On n'est jamais tranquille avec les femmes. Ma bonne, ainsi, sans aller plus loin, rouge, ronde, une santé qu'on aurait achetée, cette dinde s'est mise à nous faire de l'anémie pernicieuse. Certaines affections devraient être interdites à des gens qui n'ont pas la classe voulue. Je vous demande un peu ! Elle est de la campagne. En ce moment elle est à la campagne. C'est ainsi que ma fille occupe sa chambre. Avec vous, je crois, je peux être tranquille.

TIENNE. — Tout à fait, Madame... Tout à fait !

MADAME CIRQUÉ. — Les hommes sont délicieux, mais ils sont faibles. Supposons que vous receviez une visite. Outre que la visite est capable de s'installer, dès le lendemain les tuyaux sont bouchés, des tampons de coton, ça ne rate jamais. Je trouve du rouge à lèvres jusque sur le fauteuil où ma mère a vécu.

TIENNE. — Je vous jure, Madame, je vous jure que personne ne viendra me voir, personne !

MADAME CIRQUÉ. — Je ne veux pas dire par là, notez, que je souhaite que vous soyez contre la nature, en amour... (*Le détaillant du regard.*) D'ailleurs il suffit de vous regarder. (*Soudain affirmative.*) On a sonné.

TIENNE. — Je n'ai pas entendu.

MADAME CIRQUÉ, *humant l'air*. — Ça sent le poireau. C'est sûrement la concierge. Toutes les concierges sentent le poireau. (*Sonnerie.*) Je vous le disais. (*Cependant qu'elle va à la porte, il tire de la poche de son gilet des billets de banque soigneusement pliés qu'il dispose discrètement sur la table. On entend, sans comprendre, les voix de madame Cirqué et d'un homme. Madame Cirqué revient avec des enveloppes.*) Ce n'était pas la concierge. C'était lui. C'était le concierge. Sa femme déteint sur lui, question odeur. De lui-même, le brave homme, il sent plutôt l'entrecôte Bercy. Qu'est-ce qu'il s'envoie comme vin rouge ! On l'a persuadé qu'il était doué pour la voyance, pour les tables tournantes. Un médium avec cette bouille, vous vous figurez ! (*Elle lit la suscription des enveloppes qu'elle remet à M. Tienne.*) « Monsieur Tienne... Monsieur Tienne... Monsieur Tienne... » Tout est pour vous. Moi, je reçois peu de courrier. Surtout les impôts ! Ils parlent maintenant de taxer la surface des plafonds. Ils vous font payer sur ce que vous payez. C'est à n'en voir jamais la fin.

TIENNE. — Ce sont les copies de mes élèves.

MADAME CIRQUÉ. — Que leur enseignez-vous ?

TIENNE. — Le programme est varié. L'histoire, la géométrie.

MADAME CIRQUÉ. — A une époque, ma fille — vous ne la connaissez pas encore, vous allez la connaître, j'entends de la fumée, ça ne tardera pas — ma fille aussi étudiait par correspondance.

TIENNE. — C'est intéressant.

MADAME CIRQUÉ. — Elle avait choisi le cinéma. Elle envoyait des compositions tellement extraordinaires, tellement étourdissantes que l'école a fini par lui répondre qu'elle n'était pas de force. L'école n'était pas de force.

JACQUES AUDIBERTI

Théâtre III

Ce troisième tome du *Théâtre* d'Audiberti est composé de deux pièces en trois actes : *La Logeuse* et *Opéra parlé*, d'une pièce en un acte *Le Ouallou*, et d'un thème lyrique, *Altanima*.

La Logeuse raconte une curieuse histoire : l'emprise que Mme Cirqué, une belle personne, exerce sur les hommes qui l'entourent, qu'il s'agisse de son mari, de ses locataires et même de son gendre. Tout le monde est amoureux d'elle, mais amoureux jusqu'au suicide, jusqu'à l'hallucination, jusqu'au crime. La police elle-même ne résiste pas au sortilège de Mme Cirqué. Et le fonctionnaire chargé de la faire interner, le seul homme qui la dominât, et qu'elle allait aimer à la folie, voilà qu'il succombe à son tour ! Mais le charme qui liait les autres semble rompu. Sont-ils délivrés ? Non. Quelle que doive être leur vie, ils porteront en eux jusqu'au bout le poison de la moderne Circé.

Opéra parlé se situe dans un Moyen Âge plus vrai que nature. Le personnage principal est une jeune fille, la Hobereaute qui, en pleine chrétienté, détient le mystérieux pouvoir des Druides. Cela ne l'empêchera pas de connaître l'amour et de le connaître tragiquement.

Dans *Le Ouallou*, nous assistons à une bien réjouissante ronde administrative. Il s'agit de chefs de la police qui se succèdent à un rythme étourdissant, pour finir tous au *ouallou*, c'est-à-dire au cachot.

Enfin, *Altanima* nous propose le classique conflit du rêve et de l'action chez le poète Torquato Tasso dans l'Italie guerrière et artiste de la Renaissance.



9 782070 203444



56-IV A 20344 ISBN 2-07-020344-1

Extrait de la publication